

## « POÈMES INCONNUS »

---

*Le philosophe Gabriel Tarde (1) était un poète. De son vivant, quelques personnes le savaient. Chacun aurait dû s'en douter. On aurait dû le reconnaître à la richesse, à l'abondance, à la vivacité du charme, un je suis quoi de flottant et de souriant, qui se mêlait chez lui aux calculs certains et aux inductions précises.*

*Grâce à la bienveillance de M. Alfred de Tarde, fils de l'illustre sociologue, et à l'amitié de M. de Bonne, son neveu, nous avons la fortune de pouvoir publier quelques-uns de ces vers inconnus. On en goûtera certainement d'abord la facilité, la grâce et la jeunesse, — car ces poèmes datent de la jeunesse de l'auteur — et l'on y admirera de plus un des dons essentiels de Tarde, peut-être le plus beau, le plus rare de tous, le don mythologique, ce talent de composer des fables divines, des guirlandes d'images pleines de sens rêveur, de vertu harmonieuse et méditative.*

*Nous avons pris la liberté de donner un sous-titre au premier morceau, à l'Armure. Il nous paraît superflu de rappeler que la seconde pièce, en ses premiers vers, paraphrase ou plutôt côtoie et rappelle la vieille sentence mystique : o beata solitudo, o sola beatitudo. Ceux d'entre nous qui sont familiers avec les « Lois de l'imitation » et la « Logique sociale » s'étonneront de trouver, aux strophes III et IV de ce dernier poème, une esquisse légère de la doctrine bien connue de Gabriel Tarde sur l'invention et la répétition : Ainsi se forme un sentier, — Ainsi naît, ainsi commence... Ils ne pourront pas éviter la question de savoir ce qui prit les devants, de l'initiative du poète ou de la réflexion cadencée et méthodique du docteur. De toutes manières, la concordance est belle. Nous la signalons avec joie.*

*Les idées de Gabriel Tarde ont souvent divergé de notre synthèse. Mais elles tiennent profondément à la science et à la pensée de notre pays. Elles font partie de cet héritage sociologique du XIX<sup>e</sup> siècle, dont nous nous efforçons de*

(1) On ne le connaît pas sous son vrai nom, Gabriel de Tarde.

*recueillir tout ce qui dure, tout ce qui résiste, tout ce qui EST. Nous ne les avons jamais trouvées négligeables, et nous nous faisons un devoir, un honneur, une gloire de rendre publiquement justice à l'esprit étendu, pénétrant, merveilleusement fluide, qui les conçut et les forma. Nous affirmons que, sous le sceptre du roi de France Philippe VIII, il renâtra une République des Lettres, des Sciences et des autres Arts, en lieu et place des hideuses administrations d'aujourd'hui.*

### L'ARMURE

*(Ou naissance de l'âme de Platon.)*

« SOCRATE. — Par Junon, le bel endroit pour se reposer! Que ce platane est large et élevé! Et cet agnus-castus, que ses rameaux sont élancés et son ombrage magnifique! »

(PLATON, *Phèdre*.)

#### I

Sous l'ardent soleil de Grèce,  
 Au séjour des dieux,  
 Hébé verse l'allégresse  
 Aux hôtes des cieux.  
 Tous ont bu; mais, dédaigneuse,  
 Minerve-Pallas a fui  
 Et traîne au loin, lumineuse,  
 Son divin ennui.

Où Pallas est-elle allée?  
 Vers tes bords moussus,  
 Vers ton ombreuse vallée,  
 Limpide Ilissus!  
 Elle a descendu tes rives  
 Jusqu'en un lieu familier  
 Où gazouillent tes eaux vives  
 Près d'un peuplier.

Non loin, s'élève un platane :  
Divin reposoir !  
En ces lieux honte au profane  
Qui viendrait s'asseoir !  
Là, sur l'herbe délicate,  
Naguère, aux ardeurs du jour,  
La Muse inspira Socrate  
Causant sur l'amour.

C'est là qu'au chant des cigales  
Il prit son essor  
Vers les cimes sans égales  
De son rêve d'or,  
Vers ce haut ciel, ce grand temple,  
Plus beau que le Parthénon,  
Où l'âme un moment contemple  
La beauté sans nom !

Sur ce gazon, qui conserve  
Le pli du causeur,  
Maintenant s'assoit Minerve  
Lasse de chaleur.  
Languissante, elle dépose  
Son casque et son bouclier,  
Et cache en un laurier-rose  
Son glaive d'acier.

La plus sage a ses caprices.  
Minerve est enfant.  
Cet endroit fait ses délices.  
Elle vient souvent  
Dans ces flots, glacés comme elle,  
Baigner sa chaste beauté,  
Sa nudité solennelle,  
Pleine de fierté.

## II

Mais qu'est-ce? on entend des rires  
Sur le bord des eaux,  
Plus purs que le chant des lyres,  
Le chant des oiseaux.  
Qui trouble la solitude  
De ce bocage divin  
Où Pallas a l'habitude  
De prendre son bain?

— De l'Hymette descendues,  
Pour tout vêtement  
Des guirlandes répandues  
Sur leur corps charmant,  
Une brune entre deux blondes,  
Dansant, se donnant la main,  
Trois jeunes filles, des ondes  
Suivent le chemin.

Elles agitent la tête,  
Chassant à l'entour  
Les abeilles de l'Hymette  
Qui leur font la cour;  
Elles courent, elles volent,  
Embaumant le vert sentier...  
Folâtres! elles affolent  
L'Univers entier!

Ce sont les Grâces légères,  
Les divines sœurs,  
Les glaneuses passagères  
Des fleurs et des cœurs!  
Au gré du vent qui les mène,  
Elles foulent ce gazon,  
Et viennent, dans son domaine,  
Troubler la raison!

— Pallas cache sous les saules  
Ses traits rougissants,  
Ses blanchissantes épaules,  
A leurs yeux perçants ;  
Cependant qu'elles se mirent  
Dans l'eau, puis, se regardant,  
S'entre-mirent, s'entr'admirent,  
Riant et chantant !

## III

Le beau glaive que je foule !  
Dit l'une soudain.  
A ses pieds aussitôt roule  
Le casque d'airain.  
« Quelle est cette belle armure  
A l'ombre de ce laurier ?  
Oh ! la superbe parure  
Pour un beau guerrier ! »  
Parlant ainsi, l'innocente  
Essaie en riant  
A son front, charge pesante,  
Le casque brillant ;  
Elle brandit en arrière  
Le torrent de ses cheveux,  
Et veut faire la guerrière,  
L'amour dans les yeux !  
Elle a beau dresser sa taille,  
Cambrer son beau flanc,  
Qui songerait à bataille  
En la contemplant ?  
Voyez la belle amazone  
Avec sa blancheur de lait !  
Son air ne trompe personne,  
Mais toujours il plaît !

Bientôt le casque lui pèse ;  
Elle l'ôte alors,  
Le pose, et remet à l'aise  
Son front, son beau corps ;  
Et ses deux sœurs qui l'attendent  
En dansant dans le chemin,  
La rappellent et lui tendent  
Leur lèvres et leur main !

## IV

Mais le pouvoir de Minerve  
Se révèle enfin...  
Nulle grâce ne préserve  
D'un pouvoir divin.  
En vain la jeune rieuse  
Entend ses sœurs l'appeler,  
Elle écoute, sérieuse,  
Et les laisse aller...  
  
Des armes de la déesse  
Qui s'est revêtu  
Aime à jamais la sagesse :  
Telle est leur vertu !  
C'est pourquoi la jeune Grâce  
De rêver sent le besoin.  
— Heureusement la cuirasse  
Ne la touche point...  
  
Son cœur encor reste tendre ;  
Son front seul est pris.  
Pensive elle vient d'entendre  
La voix des esprits !  
Ils l'appellent en un monde  
Profond et mystérieux...  
— Mais, dans sa poitrine blonde,  
Reste un cœur joyeux.

« Notre sœur, es-tu malade ? »

— Elle n'entend pas.

« A qui donc, triste et maussade,  
Parles-tu tout bas ?

Sur qui se fixe et se pose  
Ton regard paisible et doux ?  
Quelle est la métamorphose  
Qui t'enlève à nous ? »

— En vain elles la supplient !

Légères alors

Elles passent et l'oublient

Immobile aux bords !

Et Pallas, qui se dévoile,  
Dans les saules se levant,  
Lui dit : « Bénis ton étoile,  
O ma belle enfant !

« En toi ma raison demeure,  
Réveuse aux grands yeux !

Tu m'appartiens dès cette heure !

Par tes longs cheveux,

Je t'ai saisie au passage,

Toi que ne doit plus saisir,

Tendre encor, mais calme et sage,

L'amoureux désir !

« O vierge ! en toi se consume

Le plus radieux,

Le plus haut rêve de l'homme

Et même des dieux,

La merveilleuse harmonie

Qui tient le cœur enchanté.

Celle de la Grâce unie

A la Vérité ! »

C'est pourquoi, noble chimère,  
Je te fais ce don :  
Tu seras, fille d'Homère,  
L'âme de Platon,  
Et, du songe platonique  
Montrant les sentiers obscurs,  
Tu seras la Muse unique  
Des rêveurs futurs.

### LA SOLITUDE

Solitude, plénitude  
De langueur et de vigueur !  
Solitude, quiétude,  
Béatitude du cœur !  
Éloquence du silence,  
Paix de l'âme qui s'élance  
Sur les ailes de sa foi,  
Charme du cœur qui s'éveille,  
Ouvrière de merveille,  
Solitude, à mon oreille  
Parle encore et trompe-moi !

Les passions orageuses  
Qui nous abusent aussi  
Ressemblent aux eaux neigeuses  
Qui résonnent loin d'ici :  
Elles bouillonnent et glacent,  
Elles étonnent et passent,  
Laisant leur ravine en nous ;  
Mais, comme un sable où se moule  
Le pied muet qui le foule,  
Le Rêve, loin de la foule,  
Nous fait des sentiers plus doux...

Quand une eau limpide s'ouvre  
Un passage sous les bois,  
L'oiseau d'abord la découvre,  
Ou le daim, ou le chamois ;  
Puis, les bœufs y viennent boire ;  
Puis, leur belle tête noire  
Droite sous l'urne de grès,  
Les filles y viennent rire,  
Les vieilles femmes médire  
Et les amoureux se dire  
Ce qu'ils nomment leurs secrets...

Leur trace est bientôt suivie  
Du village tout entier...  
Dans les bois et dans la vie  
Ainsi se forme un sentier,  
Ainsi naît, ainsi commence,  
Si j'ai bonne souvenance,  
Une habitude du cœur ;  
Ainsi se creusa la mienne...  
O Muse, ô magicienne !  
Que cette trace est ancienne,  
Ce sentier de mon erreur !

C'est toi qui me l'as ouverte  
Cette voie où je rêvai ;  
C'est toi qui l'as découverte,  
La source où je m'abreuvai ;  
Depuis l'âge le plus tendre,  
J'ai laissé mes rêves prendre  
Le chemin de mes soupirs ;  
Et dans mon âme voilée  
Ma rêverie étoilée  
Se glisse comme une allée  
Où passent mes souvenirs.

Solitude, ô solitude !  
Quel présent m'as-tu fait là ?  
C'est la fatale habitude  
Où plus d'un cœur s'écoula ;  
Solitude et rêverie,  
Mon bois et mon Égérie,  
Ma marraine et mon berceau,  
Mon palais d'or et ma fée,  
Mon désert et mon Orphée,  
Malheur à l'âme étouffée  
Sous votre fatal réseau !

Cette pente douce et forte  
A brisé tout mon effort...  
Qu'importe, il est vrai, qu'importe !  
Tout sentier mène à la mort ;  
Tout sentier meurt et s'efface ;  
En vain on y passe, il passe,  
Un jour on ne le voit plus ;  
Les plis du cœur ou de l'onde  
Tout disparaît de ce monde...  
O vie, ô forêt profonde,  
Pleine de chemins perdus !

GABRIEL TARDE.

---